

turc. On peut classer les langages finno-ougriens, turcs, mongols, mandchous, en groupes, mais on ne peut pas classer les hommes qui les parlent en races ou en espèces naturelles; aussi loin que nous pouvons regarder dans le passé, nous ne les voyons qu'à l'état de groupes artificiels, de nations¹. Tout ce que nous pouvons démêler d'éléments ethniques dans ces associations d'hommes sont des généalogies de tribus; or, chez toutes autrefois, chez beaucoup encore aujourd'hui, les mêmes noms de tribus et de clans se retrouvent parmi des nations différentes, comme par exemple, parmi les Euzbeks, les Kirghizes, et les Mongols actuels. La question de race, dans l'histoire des peuples dits turcs, tatares, mongols, etc., est oiseuse; elle ne répond à rien. Ce sont des nations vivantes qui ont bouleversé, puis reconstruit l'Asie depuis le v^e siècle; elles étaient mortes avant de se décomposer en tribus et en clans, qui finissent en s'émiettant chaque jour.

« Les cinq nations turques primitives, dit Aboulghazi, sont les Kiptchak, les Oïgour, les Kankli, les Kalatch et les Karluk. » Les noms des deux premières sont tout à fait caractéristiques. *Kiptchak* est formé sur un monosyllabe très ancien qui signifie « vide, désert »; on le reconnaît dans *Kob-i*, « le désert » des Mongols. *Oïgour* est une forme adjective tirée d'un verbe commun au turc archaïque, au mongol, au mandchou, qui exprime à la fois l'action de « se réunir, se grouper » et celle de « suivre une règle, une discipline ». Les Kiptchak sont les hommes du pays vide, du désert, « les gens des steppes »; les Oïgour sont les hommes réunis, groupés, soumis à une loi, « les gens civilisés ». *Kankli* veut dire « gens à chariots² »; l'orthographe de *Kalatch*, dans

1. « Les ancêtres des Tou-Kioue (Turcs) étaient des barbares de races diverses. » — Annales des Souï, dans Stan. Julien, *Documents historiques sur les Tou-Kioue*, p. 24.

2. On a cherché à reconnaître les Kankli dans les *Kao-Tchang* des Chinois. Les

les transcriptions faites par les Turcs, sur leurs deux premiers systèmes d'écriture, a trop changé pour qu'on puisse fixer le mot; les Grecs du vi^e siècle l'écrivaient *Χλιaths*, « Khliaths », ce qui reviendrait, en turc, à *Kilidj*, « les sabres, les *Klitch*¹, porte-glaives », un nom analogue à celui des Germains *Saxes*, « coutelas, coutilliers ». Dans Karluk, on distingue le radical turc *Kar*, « neige » sans d'ailleurs pouvoir rien affirmer. — En tous cas les ancêtres des Turcs formaient cinq nations; trois d'entre elles se désignaient ou étaient désignées par leurs voisins, sous les noms de « gens des steppes, gens réunis ou civilisés, gens à chariots ». Si l'on tient à une hypothèse pour les deux autres, on peut les appeler « hommes à glaives et gens des neiges ». A coup sûr, aucun de ces noms n'est un éponyme, ni un ethnique véritable, et les trois premiers désignent nettement une société définie par son genre de vie et par des habitudes anciennes.

Cette division nationale des Turcs a été empruntée, par Aboulghazi, aux traditions des Turcs et des Mongols, telles qu'elles ont été recueillies et fixées dans la première moitié du xiii^e siècle. Des documents plus anciens, remontant à la fin du vi^e et au commencement du viii^e siècle, ne mentionnent ni les Kiptchak, ni les Kankli, ni les Kalatch. Ces documents originaux sont une inscription en langue turque, datée d'une date correspondant à 733 de l'Ère, qui nomme les Karluk, les Oïgour, et ne mentionne pas les trois autres nations. Mais les documents grecs du vi^e siècle nomment les Kalatch; d'autre part, il faut considérer que « Kiptchak »

Kankli ont, en effet, habité le *Pé-Lou*, la Pentapole du Nord, où se trouve Kao-Tchang, qui est une ville, et non une nation. « Le nom de *Kao-Tchang* vient de ce que, du temps des *Hán*, il y avait là une enceinte fortifiée appelée Kao-Tchang-Louï. » *Ma-touan-lin*, cité par Stan. Julien, *Journal asiatique*, iv^e série, t. IX, p. 196.

1. *Kilidj* est resté comme nom d'homme, chez les Turcs. Tout le monde connaît le sultan seldjoukide *Kilidj-Arslane* « Glaive-Lion ».

est le nom d'un pays, étendu à des peuples. L'inscription turque de 733 mentionne la grande nation des *Ogouz*, formée de plusieurs autres nations, car elle l'appelle *les Neuf Ogouz*; elle mentionne aussi les *Kirghiz*. Les Kankli et les Kalatch sont des nations qui ont habité le *Kiptchak*, ont fait partie des *Neuf Ogouz*, ont eu des clans parmi les *Kirghiz*, et, plus tard, se sont présentées sous leur nom particulier, quand la confédération des *Ogouz* s'est dissoute.

C'est au v^e siècle que le premier nom ethnique apparaît chez les Chinois; au vi^e, il est familier aux Grecs; les premiers l'écrivent *Tou-Kioue*, les seconds *Τούχοι*; il n'est pas difficile de reconnaître, sous les deux orthographes, le nom national « turc ». Dans la même année 569, le roi des *Tou-Kioue*, d'après les annales chinoises, envoie une ambassade à l'empereur de la Chine, et l'empereur romain de Byzance, d'après les annales grecques, envoie une ambassade au roi des *Tourkoi*. Le roi des *Turcs*, au vii^e siècle, n'était certainement pas un nouveau venu, il ne vivait pas obscur, au fond d'un désert, puisqu'il était en relations diplomatiques et en correspondance officielle avec ces deux potentats, l'empereur de Chine et l'empereur romain. Sur l'origine des deux ambassades, Grecs et Chinois sont d'accord. Au commencement du vi^e siècle¹, disent les Chinois, un prince *tou-kioue*, nommé *Tou-men*, réunit de nombreux sujets sous son autorité et les *Tou-Kioue* « commencent à se rendre aux frontières de la Chine pour acheter de la soie ». En 545, l'empereur *Thä-tsou* leur envoie un ambassadeur, et ils se félicitent entre eux, disant : « Aujourd'hui, un ambassadeur d'un grand royaume vient d'arriver chez nous; notre royaume va devenir florissant. » En 568, l'empereur de Chine, *Wou-ti*, épouse

1. Les dates sont rapportées à l'ère chrétienne.

une princesse *tou-kioue*. Dans l'intervalle de ces deux dates, 545 et 568, les *Tou-Kioue* ont vaincu la nation des *Tie-le*, et se sont avancés, dans l'ouest, jusqu'aux environs de la « mer Occidentale » que nous, Européens, appelons la mer Caspienne.

La quatrième année du règne de Justin, c'est-à-dire en 568, racontent les Grecs, les *Turcs*, qui ont vaincu les *Ephtalites* et soumis la *Sogdiane*, demandent au roi de Perse la licence de vendre de la soie chez les *Mèdes*. Le roi *Chosroës*, sur le conseil d'un *Ephtalite*, fait brûler la soie qu'une caravane turque vient d'apporter; des ambassadeurs turcs sont envoyés pour réclamer; les *Perses* s'en défont par le poison; alors, un personnage qui gouverne la *Sogdiane*, sous l'autorité des *Turcs*, obtient de leur roi une mission auprès de l'empereur de Byzance; le but de la mission est d'entrer en relations directes avec les Romains, et de leur demander, pour les *Turcs*, le monopole du commerce de la soie, sans passer par la Perse.

Ainsi, Chinois et Grecs sont d'accord; dans la première moitié du vi^e siècle, les *Turcs* ont détruit une nation puissante, au nord de la Perse et à l'est de la mer Caspienne; les Chinois orthographient son nom *Tie-le*, et les Grecs, *Eph-ta-li tae*; les *Turcs* ont la haute main en *Sogdiane*, c'est-à-dire justement dans le pays où dominaient les *Tie-le*, à l'est de la Caspienne; les *Perses* ne veulent pas leur permettre de traverser l'Iran pour aller vendre la soie de Chine aux *Mèdes*, limitrophes de l'empire romain; — les *Turcs* envoient une ambassade à l'empereur de Rome, afin de s'entendre avec lui sur les moyens de faire passer la soie par une autre route qui est la *Sogdiane*, conquise sur les *Perses* par les *Tie-le* ou *Eph-ta-li-tae*, et arrachée à ceux-ci par eux, — *Turcs*.

Maintenant, nous commençons à voir clair; nous pouvons

remonter aux origines plus anciennes des peuples qui se disputaient les passages entre l'empire chinois et l'empire romain, la route de la soie.

Les Chinois, je l'ai dit plus haut¹, ont appelé, depuis le I^{er} siècle de l'ère, les pays que nous nommons aujourd'hui Kachgarie et Dzoungarie, des « routes »; ils les rapportaient à leur position relative, des deux côtés du Tian-chan, et appelaient notre Dzoungarie *Pé-lou*, « route du Nord », et notre Kachgarie *Nan-lou*, « route du Sud ».

Venant de Chine par la « route du Nord », par les « cinq villes », comme disaient les Turcs, on passait de la vallée de l'Ili dans celle du Tchou, puis, sur la rive droite du vieux Yaxartès, le Sihoun du moyen âge, le Syr-Daria d'aujourd'hui, et on arrivait au « séjour des Turcs », car c'est bien « séjour » que signifie la terminaison perse « Stan », dans « Turkestan ». Ce pays, les Turcs l'appelaient d'un nom commun à leur langue et à celle des Mongols : *tché-té*, « la frontière, les Marches ». C'était là que les anciens Turcs, et leurs prédécesseurs, les Tie-le, et les prédécesseurs des Tie-le connus ou anonymes, faisaient séjour pour reposer leurs chevaux, reprenaient haleine avant de risquer le passage du Yaxartès, et de se lancer aux aventures, sur la Sogdiane, sur le pays des Parthes, sur le pays des Perses. C'était là qu'ils se disputaient le passage les uns aux autres, gens des steppes, confédérés de la Pentapole et de l'Hexapole, conducteurs de chariots, Kiptchak contre Oïgour, Karluk contre Kalatch et Kankli. C'était le pays des batailles, où se trempait le cœur des braves; on les chante encore à Kachgar :

Dans la terre de Turkestan ne manquent point les braves ?;
En chaque brassée de terrain y git un hardi brave.

1. Chap. 1.

2. Cité par Shaw, dans *A sketch of the Turk language as spoken in eastern Turkistan*, p. 13.

Maître du Pé-lou et de la Pentapole, on l'était aussi des Marches et du Turkestan.

Il n'en était pas de même au Nan-lou; c'était un pays plus calme; de hautes montagnes séparaient les plaines de la rivière Tarym, et les bas-fonds marécageux du haut Syr-Daria, des pentes couvertes de forêts qui les dominent. Pour passer du Nan-lou dans le pays iranien de Fergana, il fallait franchir le *Mont de glace*, « Mouztagh¹ », le *Port des Peupliers*, « Terek-Davane », et de l'autre côté, on ne trouvait d'abord que l'impénétrable forêt, les bois noirs et les marais au sol perfide; hommes et chevaux s'y perdaient, y mouraient de faim avant d'atteindre les plaines où l'on pouvait courir, gagner sa vie avec son sabre. Alors, mieux valait rester dans ce beau pays de la Tarym, ensemercer des terres, creuser des canaux d'irrigation, se grouper en village; c'était un bon pays pour se réunir, se policer; les gens des steppes s'y fixaient, s'y changeaient en « réunis », en « policés », en *Oïgours*. C'est là, dans les villes, à Hami, à Tourfane, à Khoten, que le bouddhisme pénétra d'abord, venant du sud et de l'est; c'est là qu'il eut à lutter contre les religions étrangères, le mazdéisme, et plus tard, contre le christianisme et l'islam. C'est là, dans la ville de Kachgar, que fut écrit, en 1069, en dialecte oïgour, le plus ancien livre turc qui nous soit parvenu, le *Koudatkou bilik*, « l'Art de régner ».

Au VI^e siècle, depuis bien longtemps, les Chinois avaient fait connaissance avec les ancêtres des Turcs et des Oïgour, pratiqué les deux routes du Nord et du Sud, et franchi les Marches. Le nom ancien qu'ils donnaient à ces populations était « Hioung Nou ». Ce mot n'a pas de caractère ethnique ou national; il n'est ni ture, ni mongol, mais chinois, et très ancien. Les Chinois appelaient, en bloc, *Hioung Nou* les

1. Au *Gueuk Art*, « faitage ou Plâ bleu »; voir chap. 1.

peuples, presque tous nomades, qui vivaient au nord du fleuve Hoang Ho, comme les Grecs appelaient collectivement Celtes à l'ouest et Scythes à l'est les peuples qui habitaient au nord du Danube. La Grande Muraille, construite en 214 avant l'Ère pour protéger la Chine proprement dite contre les incursions de ces barbares, marque, exactement, la limite méridionale du pays qu'ils occupaient à cette époque; on observera qu'elle franchit le fleuve aux deux tiers environ (comptant à partir du Sud), sur la branche orientale de la grande courbe par laquelle il s'avance vers le Nord, et au tiers de la branche occidentale; la muraille chinoise laissait donc hors de l'abri les landes et les montagnes où vivent actuellement les Mongols *Ordous*; la Chine reconnaissait implicitement ce pays compris entre la muraille et le coude du fleuve comme territoire barbare, appartenant aux Hioung Nou. Au sud de la coupure diagonale que la muraille fait à travers le coude du Hoang Ho, c'est la province de *Chen Si*; entre le Chen Si couvert par sa muraille, et le fleuve, le pays est encore une « Marche », comme celles de l'Ili, du Pe-lou et de Turkestan. Plus à l'est, enfin, la trouée entre la grande muraille, le Peï-ho, le Sira Mourène et la mer, est une troisième Marche. A ces trois Marches correspondent les trois divisions que, d'après les Chinois, les Hioung Nou avaient établies entre eux: « l'aile droite » face au Sud, dans le Pe-lou, « le centre » au coude du Hoang-Ho, « l'aile gauche », devant la trouée du Peï-Ho, dans le pays qui porte son vieux nom d'autrefois, *Liao*¹, « les Marches »; les Mandchous du « Liao » ont gardé leur vieux nom et continuent à s'appeler *Solongo*, « de gauche », comme au temps des Hioung Nou. De même, aujourd'hui, les Kirghizes se partagent en *Oulou Yuz*, « la grande Centaine », *Orta Yuz*, « la moyenne Centaine », et

1. *Liao* signifie « lointain » en chinois; *Liao Tong*, « le lointain Est », *Liao Si*, « le lointain Ouest », comme le *Far West* américain.

Kitchi Yuz, « la petite Centaine »; de même, pendant longtemps, au Caucase, l'armée russe, colonisant le pays, ne connaissait d'autres désignations régionales qu'aile droite, centre et aile gauche.

Quand on a recherché les origines hunniques, c'est-à-dire celles des Huns qui sont venus en Europe sous leur Attila, on s'est donné beaucoup de mal pour prouver que ces barbares étaient ou n'étaient pas les mêmes que les Hioung Nou dont parlent les Chinois; c'était discuter dans le vide, et chercher une solution à un problème qui n'en a pas. Prenant pour type une nation dont il est possible de suivre les origines jusqu'au v^e siècle et avant, la nation des Turcs, nous pouvons dire, à coup sûr, que tous les Turcs étaient des Hioung Nou; mais nous ne pouvons certainement pas dire que tous les Hioung Nou étaient des Turcs. En donnant à Hioung Nou le sens général que lui donnaient les Chinois, jusqu'au n^e siècle, les Huns étaient des Hioung Nou, comme les Turcs, les Mongols et les Mandchous; les Huns blancs, Ephthalites ou Tie-le, étaient des Turcs; mais parmi les Huns de l'Attila, il y avait encore d'autres éléments ethniques, comme plus tard parmi les Mongols du Tchinghiz Khan. Jusqu'au xiii^e siècle, les Arméniens ont donné le nom de « Huns » aux Turcs Kiptchak du Caucase et de la Russie méridionale, réservant le nom de « Turcs » aux Tie-le et aux Kalatch du Transcaucase, de la Médie et des Marches de Perse¹. Les Byzantins confondaient sous le nom de *Τούρκοι* les Kiptchak et les nations ougro-finnoises; Constantin Porphyrogénète appelle constamment les Magyars des « Turcs », *Τούρκοι*.

C'est donc aux Hioung Nou qu'il faut remonter pour con-

1. « D'autres hordes sortirent de chez les Huns, que l'on appelait *Khoutchakh* (Kiptchak)... Ces Huns se fixèrent dans ce lieu » (Guiragos, p. 200, 201), « exterminant les Perses, les Tadjiks et les Turcs » (Guiragos, p. 203).

naître les origines turques. Réciproquement, c'est chez les Turcs, beaucoup mieux connus à partir du v^e siècle, qu'il faut chercher les traditions, les mœurs, la religion des peuples unis par le sang et par le langage, autrefois confondus sous le nom collectif de Hioung Nou. La plupart de ces peuples étaient des nomades éleveurs de troupeaux, quelques-uns, plus primitifs encore, des vagabonds vivant de leur chasse et de leur pêche.

Il ne faut pas croire que tous les nomades habitaient, comme on dit, « le désert », ni qu'ils aient tous mené la même et identique vie pastorale. On n'habite pas le désert, quand on peut habiter ailleurs. C'était par contrainte que des tribus de pasteurs, dépossédées par un voisin plus fort, lui abandonnaient les gras pâturages, les vallées ombreuses, les forêts et les prairies grouillantes de gibier, les routes de la terre cultivée et des villes pleines de merveilles; elles prenaient tristement le chemin de l'exil et de la misère, s'enfonçaient dans les solitudes mornes des landes glacées et stériles, mais ce n'était pas sans espoir de revanche et de retour. Les légendes primitives des Turcs, leurs vieux poèmes, sans cesse transformés, rajeunis, merveilleusement conservés sous des formes nouvelles jusqu'à nos jours, sont pleins de ces histoires d'exodes; elles se retrouvent jusque dans les noms des nations et des tribus. Ainsi le nom de « Kirghiz-Kazak » est formé de deux mots turcs dont le premier signifie « errant », et le second « séparé de la nation, du troupeau »; la bête qui a quitté la harde, l'homme qui s'est enfui de la tribu, sont des « Kazak¹ »; nos Français des Antilles avaient, dans leur langage, l'équivalent exact : « un nègre *marron*, un taureau *marron* ». La nation kirghize a été formée d'« errants » et de « marrons »; les

1. Le mot a passé en russe, nos Occidentaux prononcent « Cosaque. »

clans qui composent la grande, la moyenne et la petite Centaine portent, aujourd'hui, les noms et les armoiries des grandes nations et des puissantes tribus, Kiptchak, Kankli, Oïgour, Kéraït, et de bien d'autres encore¹ dont les débris la recrutaient, à mesure que leur unité se brisait. Un clan marron des Kankli, si durement malmenés par les Mongols au xiii^e siècle, les *Kei Kankli*, a fondé l'Empire ottoman². Dans la lutte incessante des petites confédérations nationales turques, les tribus ont mené tour à tour la vie d'éleveurs largement pourvus, souvent nantis de terres arables et de bonnes villes murées³, la vie précaire de pasteurs errants dans les steppes, ou l'existence âpre et sauvage de « marrons », de « Kazak » rôdant au désert. Ces vicissitudes ont trempé les Turcs, les ont faits, à la fois, les plus aventureux et les plus apathiques des hommes; tantôt lancés dans l'agitation des folles équipées, tantôt engraisés dans les molles fainéantises, ces hommes savent se résigner, sans déchoir, aux impuissances de la pauvreté. La victoire n'en a jamais fait des parvenus, ni la défaite des révoltés.

La vie du nomade, à portée de la terre cultivée, n'est pas celle qu'on imagine ordinairement. Dès que le nomade a pris contact avec le sédentaire, il ne peut plus se passer de lui. Qu'il ait existé des nomades se suffisant, exclusivement, avec la chair, le lait et le poil de leurs troupeaux, c'est

1. Au viii^e siècle, l'inscription turque de Kocho-Tsaidam mentionne plusieurs clans kirghiz : les *Cha-Kirghiz*, les *Batymy*, qui sont qualifiés de voleurs, « les *Ychbara Kirghiz*, leur clan de *Batymy*, les voleurs ». — Radloff, *Altürkische inschriften*, p. 20-35.

2. « La sous-tribu des *Kayi* qui tenait le premier rang parmi les Oghouz, c'est-à-dire dans la tribu turque de plus pure race... » — *Lehdjè i Osmani* (Lexique osmanli), par Ahmed Vélyk Pacha, au mot *Turc*. Les *Kankli* ont fait partie de la confédération des *Neuf Ogouz*.

3. « *Habent casalia versus meridiem, de quibus afferunt eis milium et farinam contra hyemem. Pauperes procurant sibi pro arietibus et pellibus commutando.* Ils ont casaux vers le Midi, desquels on leur apporte millet et farine [pour se munir] contre l'hiver. Les pauvres se le procurent pour moutons et peaux faisant l'échange. (Rubruquis, p. 229.)